

Denis Gravereaux en solo

Christian Saint-Pierre

Number 127 (2), 2008

Solo

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23845ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Pierre, C. (2008). Denis Gravereaux en solo. *Jeu*, (127), 96–100.


Denis Gravereaux en solo

Grand et massif, doté d'une voix profonde et d'un regard bleu perçant, Denis Gravereaux est un acteur singulier, intrigant, inclassable. Depuis son arrivée au Québec, en 1996, l'homme a travaillé sous la direction de plusieurs grands metteurs en scène d'ici. S'il consent avec diligence aux rôles les plus modestes, il se lance également, avec beaucoup de courage, dans les aventures les plus périlleuses. Ainsi, récemment, sans planification aucune, le comédien s'est retrouvé engagé, pour la première fois en carrière, dans la défense de deux solos, deux pièces pour un acteur qui ont obtenu un succès considérable auprès du public comme de la critique.

Le premier des deux solos, *Quelques conseils utiles aux élèves huissiers*¹, a été créé à la Petite Licorne en 2005. Le texte de la Française Lydie Salvayre², un matériau délicieusement cynique qui n'est pas à proprement parler destiné au théâtre, était porté à la scène par Jean-Marie Papapietro, directeur du Théâtre de Fortune. La représentation a toutes les apparences d'une conférence ou d'une leçon donnée à de futurs huissiers. Maître Échinard, s'appuyant sur une longue expérience, expose patiemment toutes les difficultés de ce métier auquel il se dévoue comme un véritable missionnaire. Homme respectable, auxiliaire de la justice, quintessence même de l'existence bureaucratique, il agit sans s'interroger. Après sa création, le spectacle a été repris au Théâtre Prospero, à nouveau à la Petite Licorne, puis dans le réseau des maisons de la culture de la Ville de Montréal. En 2008, Maître Échinard est même allé prodiguer ses bons conseils du côté de la Suisse. On peut parler de cette création comme d'un franc succès.

En route vers la solitude

En 2002, c'est-à-dire trois ans avant la création de *Quelques conseils...*, Gravereaux et Papapietro avaient collaboré pour *Abel et Bela*³, une pièce aux accents beckettien écrite en 1971 par le Français Robert Pinget. Le comédien Gaétan Nadeau était aussi de la partie. « On peut dire que mon cheminement vers le solo s'est fait par étapes, affirme Gravereaux. *Abel et Bela* est en quelque sorte un monologue coupé en deux. Ou plutôt un dialogue, tricoté serré, entre les deux aspects d'un seul et même personnage, un auteur torturé par sa création. Abel et Bela sont les deux hémisphères d'un même cerveau. » On peut donc concevoir Abel et Bela comme un quasi-solo, une incarnation théâtrale du dédoublement de la personnalité, une rencontre détonante entre le moi et le surmoi d'un seul et même individu. Pas surprenant que Papapietro, spécialisé dans les solos – mentionnons *la Promenade de*



Denis Gravereaux dans le rôle-titre de *Bashir Lazhar* d'Evelyne de la Chenelière, mis en scène par Daniel Brière (Théâtre d'Aujourd'hui, 2007).

Photo : Valérie Remise.

1. Voir la critique de Catherine Cyr, « La leçon », dans *Jeu* 122, 2007.1, p. 22-25.

2. Publié aux Éditions Verticales en 1997.

3. Voir le texte de Marie-Andrée Brault, « L'œuvre en chantier* », dans *Jeu* 107, 2003.2, p. 120-124.

Robert Walser (2004), en grande partie monologuée, et *Histoire de Marie* de Georges Brassai (2006) –, se soit intéressé à cette matière. « Jean-Marie est un merveilleux découvreur de textes », souligne Gravereaux.

Le second solo, *Bashir Lazhar*, a été créé en 2007 à la Salle Jean-Claude Germain du Théâtre d'Aujourd'hui. Le texte tout neuf d'Evelyne de la Chenelière – qui avait fait l'objet de lectures publiques en 2002 à l'occasion du Festival du Jamais Lu et en 2005 lors du Festival mondial des arts pour la jeunesse⁴ – était mis en scène par Daniel Brière. La pièce retrace le parcours d'un Algérien qui cherche à obtenir le statut de réfugié politique et qui débarque au Québec pour préparer l'arrivée de sa femme et de ses enfants. Il remplacera au pied levé une institutrice qui s'est suicidée dans l'enceinte de son école. Amoureux de la jeunesse, il innove malgré lui par des méthodes pédagogiques à contre-courant. Il enseigne la tendresse, le courage, la justice, le droit... et la syntaxe. En débattant avec ses élèves de la violence à l'école, il provoquera l'ire de la direction et de ses collègues. Le choc des cultures servira de circonstance atténuante. Des spectateurs de tous horizons ont été conquis par ce spectacle. Si bien que le solo produit par le Théâtre d'Aujourd'hui s'est engagé dans une tournée des maisons de la culture de la métropole, en plus de visiter quelques villes du Québec et du Canada francophone.

Il n'y a pas de doute, se faire offrir ces deux défis d'acteur et les relever avec brio a doté Gravereaux d'une nouvelle assurance. « De



Né en France en 1961, Denis Gravereaux a été formé au Conservatoire d'art dramatique d'Orléans (1978-1979), à la Sorbonne de Paris (1979-1981), en histoire et histoire de l'art, au Cours Jean-Louis Martin-Barbaz de Créteil (1980-1981) et à l'École du Théâtre national de Strasbourg (1981-1984). En France, de 1984 à 1991, il a joué sous la direction de Robert Gironès, Éric da Silva, Bernard Sobel, Jean-Pierre Sarrazac, Pierre-Étienne Heymann, Matthias Jung et Damien Dodanne, Daniel Mesguich, Pierre Barrat et Jacques Lassalle. Au Québec, il a surtout travaillé avec Jean-Marie Papapietro, directeur artistique du Théâtre de Fortune (*Abel et Bela*, *Quelques conseils aux élèves huissiers* et *le Château*), Daniel Brière et Evelyne de la Chenelière (*Au bout du fil*, *Bashir Lazhar*), Brigitte Haentjens (*Électre*, *Malina*, *l'Éden Cinéma*), Pascal Contamine (*Five wolf deavtov circus*, *Oportet heareses esse*) et Wajdi Mouawad (*Willy Protogoras enfermé dans les toilettes*, *Littoral*). Martin Faucher, André Melançon, Denis Marleau, Denis Lavalou, Téo Spsychalski, Jean-Pierre Ronfard, Claude Poissant et Élisabeth Albahaca ont aussi fait appel à lui.

4. Voir le compte rendu de Patricia Belzil, « Pour gourmets et gourmands », dans *Jeu* 118, 2006.1, p. 116-117.

la part de Jean-Marie Papapietro et de Daniel Brière, c'était ni plus ni moins que des marques de confiance que de faire appel à moi. Depuis que j'ai tenu ces rôles, le regard des gens sur moi a changé. Je suis arrivé à une étape dont je peux être un peu fier : j'ai fait deux solos qui ont bien fonctionné. J'en suis très satisfait. »

Faire cavalier seul

N'avoir personne à qui donner la réplique. Personne sur qui s'appuyer. Se connecter. Rebondir. Disons que pour un acteur, il ne s'agit pas d'une zone de confort. « J'appréhendais un peu le fait d'être seul sur scène, avoue Gravereaux. C'est un travail sans filet. Dans un solo, on n'est plus une pièce du puzzle, on est le puzzle au complet. Si on manque d'assurance, d'abord en ce qui concerne la mémoire, on n'a personne pour nous rattraper. Il y a aussi que le théâtre, selon moi, est un échange d'énergies. C'était le cas dans *Trans-Atlantique* dirigé par Téo Spsychalski. La vivacité de mes collègues me portait. Quand on est seul, il faut chercher le ressourcement ailleurs. Dans ces cas-là, on fait un glissement et on essaie de prendre l'énergie du public, on fait de lui un partenaire. »

Malgré tout, la peur est un facteur avec lequel le soliste doit composer. « Je suis quelqu'un d'assez timide, confesse le comédien. Prendre la parole devant beaucoup de gens, je ne sais pas le faire, je suis tétanisé. Alors, il arrive que dans un moment de lucidité je me dise : "Qu'est-ce que je fous ici ? Comment en suis-je arrivé là ?" C'est probablement grâce au processus de travail et à mes vingt et quelques années de métier. Est-ce que j'aurais été capable de faire un solo quand j'avais 25 ans ? Je ne pense pas. Du moins sûrement pas avec la même assurance ou les mêmes nuances qu'aujourd'hui. »

Dans *Quelques conseils...* comme dans *Bashir Lazhar*, le personnage – et par conséquent l'acteur – s'adresse directement à la foule qui l'écoute. Ainsi, l'auditoire a chaque fois un rôle dans le cadre même de l'œuvre. Dans le premier cas, les spectateurs sont des apprentis huissiers, dans le second, des étudiants du primaire. Si cette relation fictionnelle manifestement didactique sert de guide au comédien, Gravereaux explique qu'elle peut également être une source de distraction. « C'est troublant dans *Bashir Lazhar* parce que je m'adresse directement au public, mais en même temps je ne suis pas censé lui répondre. À deux ou trois reprises, des spectateurs ont répondu à mes questions. Généralement, les gens comprennent la convention, mais quand ça arrive, c'est plutôt déstabilisant, notamment parce que la structure du spectacle est trop rigide pour que je compose avec ce genre d'imprévu. »

En ce qui concerne le degré de difficulté, l'acteur fait une distinction intéressante entre les deux solos. « Même si *Bashir Lazhar* est plus long, qu'il y a plus de texte, je trouve ça moins difficile à jouer que *Quelques conseils...* parce qu'il y a plusieurs situations différentes, que je dialogue pour ainsi dire avec des personnages qui ne sont pas sur scène, qu'il y a des questions et des réponses. Pour me donner des points de repère spatiotemporels, savoir où j'en suis, je peux aussi compter sur les changements de tableaux : il y a des monologues intimes, des paroles intérieures, des interactions avec la classe, les collègues, la directrice, des moments où la radio joue seule... Alors que dans *Quelques conseils...*, c'est tellement dans le verbe, la



rhétorique : il n'y a que la langue à laquelle m'accrocher, et les blocs de texte sont pour ainsi dire interchangeables. À cause du statisme, du fait que je suis toujours à ma table, je n'ai pas de repères physiques ou corporels. C'est une vraie plongée. La seule chose qui peut me venir en aide, ce sont les diapositives projetées sur le mur. »

Distinctions et similitudes

Les deux solos empruntent des tons fort différents, nous font rencontrer des êtres aux tempéraments diamétralement opposés. Inflexible, plaçant le devoir au-dessus de tout, prônant plus ou moins consciemment l'exclusion et le racisme ordinaire, Maître Échinard incarne la répression, la bureaucratie et la bonne conscience. Il en va bien autrement de Bashir Lazhar, un homme au cœur pur, un libre penseur que la vie n'a pas épargné. Si le premier a davantage le profil du bourreau, le second a sans contredit celui de la victime. « Maître Échinard, c'est l'extrême droite française à la Le Pen, explique Gravereaux. Heureusement, il y a de l'humour dans la langue qu'il emploie. Lydie Salvayre a écrit ça avec énormément d'amusement et de clins d'œil. »



Denis Gravereaux (Maître Échinard) dans *Quelques conseils utiles aux élèves huissiers* de Lydie Salvayre, mis en scène par Jean-Marie Papapietro (Théâtre de Fortune, 2005). Photos : Théâtre de Fortune.

Comme Échinard, le personnage de Bashir Lazhar s'avère – quoique d'une manière bien différente – indissociable des questions sociales qu'il soulève. « Il y a eu une conjoncture incroyable autour de la pièce, rappelle Gravereaux. Elle est tombée au moment pile

où se déclenchaient les débats sur les accommodements raisonnables. Ce qui est très satisfaisant, et touchant, c'est que le public qui est venu voir *Bashir Lazhar* était très diversifié. Le bouche à oreille a été très efficace. J'ai vécu de nombreuses expériences théâtrales, mais celle-là est l'une des seules, sinon la seule, où je me suis senti en prise directe avec la réalité. En participant aux discussions qui suivaient la représentation, j'ai senti que le spectacle avait un impact immédiat, qu'il était prétexte à réflexion. »

L'interprétation du comédien est si convaincante que certains spectateurs sont persuadés qu'il est né en Algérie. « Ça, à mon avis, c'est toute la force du théâtre : le travestissement. Bien entendu, c'est flatteur ! Mais c'est de la projection, de l'identification. Même chose quand des professeurs et des enfants m'ont dit que je ferais un bon professeur. Ça veut dire que les spectateurs plongent vraiment dans l'histoire de Bashir, une aventure qui doit autant à Evelyne de la Chenelière et à Daniel Brière qu'à moi. »

Le profil de l'emploi

Est-ce que certaines qualités, chez un acteur, prédisposent à l'interprétation du solo ? Est-ce qu'il y a des capacités particulières qu'il faut posséder ? Une présence ? De l'audace ? « Quand Jean-Marie Papapietro m'a proposé *Quelques conseils...*, c'était un pari risqué. Il ne savait pas si j'en avais les capacités. Personnellement, je craignais le pire. J'ai plongé et, en voyant que ça marchait, je prenais confiance en moi. Et puis le texte me plaisait tant, son côté rentre dedans, pas politiquement correct, ses résurgences de xénophobie, de racisme, d'anti-intellectualisme... J'aimais son caractère provocateur. »



Denis Gravereaux dans le rôle-titre de *Bashir Lazhar* d'Evelyne de la Chenelière, mis en scène par Daniel Brière (Théâtre d'aujourd'hui, 2007).

Photo : Valérie Remise.

Qu'en est-il de l'argent, dans tout ça ? Parce qu'il ne faut pas se leurrer, un solo représente souvent un risque financier moindre et un espoir plus grand de tournée. « C'est évident, lance Gravereaux. Jean-Marie Papapietro, par exemple, tient à rémunérer correctement ses acteurs. C'est probablement ce qui l'incite à travailler avec de petites distributions. En même temps, il ne va pas dans la facilité. Il choisit des choses un peu pointues, il a une ligne de conduite, il ne fait pas de compromis, il monte ce qu'il a envie de monter. Et c'est tant mieux ! Mais ça fait peur aux tourneurs et aux diffuseurs. C'est une aberration qu'un spectacle comme *la Promenade* n'ait pas tourné partout au Canada. C'était si touchant. Le propos était tellement universel. Et puis Paul Savoie était génial. »

Une question d'identification

Comment expliquer l'attrance des auteurs et des spectateurs pour les pièces à un seul acteur ? Serait-ce une question d'identification ? À une époque où il est extrêmement difficile de percer l'indifférence des gens, où entrer en contact avec l'autre est une véritable quête, le solo n'offrirait-il pas la possibilité de se glisser profondément dans l'intimité d'un individu unique, fût-il fictionnel ? Ne serait-ce pas en grande partie cette soif, chez le spectateur, d'une rencontre quasi fusionnelle avec le personnage qui donne autant d'impact à *Bashir Lazhar* qu'à *la Noirceur* de Marie Brassard, à *Je suis d'un would be pays* de François Godin, au *Projet Andersen* de Robert Lepage ou encore à *Joie* de Pol Pelletier ? « C'est bien vrai, laisse tomber Gravereaux. Je le crois. Le solo procure une intimité rare entre le public et le personnage. Tout d'un coup, l'identification est plus troublante que jamais. Il y a un véritable fil tendu entre l'acteur et le spectateur. C'est une question de centre d'attention. Une absence de dispersion. Dans ces cas-là, toute la relation théâtrale est alors tributaire d'une seule personne. Je ne sais pas si les metteurs en scène pensent à ça, mais quand c'est réussi, quand le solo est juste, l'attachement au personnage est incomparable. » **J**